

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce soir-là

Brigitte Caron



Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, B. (2008). Ce soir-là. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 36–38.

Ce soir-là Brigitte Caron

C'EST ce soir-là qu'il te le dit, comme ça, mine de rien, l'anticlimax par excellence. Vous avez traversé le trafic dense avec l'aisance que permet une sous-compacte en beuglant sur Louise Attaque, vous avez fini par trouver une toute petite place de stationnement juste en face de chez toi, vous rigoliez en marchant vers le dépanneur quand il te dit, comme ça, entre deux phrases sans aucun rapport : « Alors je me suis fait à l'idée, je t'aime, et comme je t'aime, eh bien... » Et jamais tu ne te souviendras de la phrase avant, ni de la phrase après, parce que tu te tais, tu fermes les yeux deux secondes, puis tu l'arrêtes pour lui faire face et pour lui dire, lui demander, lui faire confirmer : « Tu as bien dit que tu m'aimes ? » avec un espoir frileux, vous savez, du genre qu'on a depuis tant de temps dans le congélateur qu'il commence à ressembler à de la vieille crème glacée qui givre sur le dessus. Ce soir-là, c'est cet espoir-là qui décongèle à une vitesse caniculaire et qui émerge à travers l'incrédulité, comme à chaque fois qu'un homme qui te plaît vraiment te le dit. Généralement, tu vires ça en blague en un tour de main, ou bien tu traites le gars de menteur dans un grand rire blasé, mais là, tu es certaine qu'il est sérieux, qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute sur la nature, la couleur, la texture du sentiment qu'il t'avoue, pas de confusion possible, il ne s'agit pas d'un amour dont il faudra évaluer le pourcentage — 40 % amour, 40 % désir, 15 % amitié, 5 % téflon — non, non !

Parce que tu le savais déjà. Il ne restait qu'à l'entendre ; mais tu avais imaginé ça pendant une nuit particulièrement torride, genre, au cours d'une de ces étreintes où il te disait de toutes parts qu'il t'aimait sans le formuler. Et à un moment donné, au plus fort de cette maudite bonne baise entre deux personnes amoureuses l'une de l'autre, à l'instant où tous tes sens lui répondaient, il te disait : « Je t'aime. » Mais tu n'avais vraiment pas prévu ça comme ça, tout simplement, en route vers le dépanneur, d'un ton empreint d'une si tranquille évidence que tu te vides de presque toutes tes peurs avant

de te remplir de joie exubérante et tranquille, même si, dans le fond, tu ne le crois absolument pas parce que tu as trop essayé par le passé et qu'on dirait que tu as un ressort cassé.

Mais il répète, il persiste : « Oui, je t'aime. » « Moi aussi, je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ? » dis-tu à ton tour. « Mais oui », répond-il, et tu ne veux surtout pas insister, tout d'un coup qu'il changerait d'idée, que tu l'agaçerais en appuyant là-dessus, alors tu la fermes et tu savoures. D'ailleurs, c'est une phrase qu'il te dit souvent, quand il te couche d'office sur le canapé et qu'il t'attaque comme une Louise : « La ferme et savoure. »

Vous reprenez votre trajet vers le dépanneur, il finit cette fameuse phrase dont tu ne te rappelleras jamais, et là, tu pousses une grosse joke en entrant chez le Cambodgien. Ce jour est parfait. C'est jeudi, vous allez vous jeter féroce ment l'un dans l'autre aussitôt chez toi, puis vous viderez un six pack en mitonnant un « fettucine carbonara de l'enfer » dont il prendra vite le contrôle tandis que tu rouleras un joint, et au diable les doutes !

Oh oui ! Ce jour est absolument parfait, c'est un jeudi de paie, un 16 décembre, tu t'en rappelleras toujours, dans un début d'hiver qui ne t'effraie plus du tout, soudain, parce qu'il existe, il est là, il t'aime, et en plus, il sait cuisiner ! Yesssss !

Tu lui dictes la recette de ta copine, tu lui racontes les saveurs que c'est supposé donner, et pendant ce temps-là, tu t'occupes de la logistique sans aucune velléité d'être efficace parce que tu sais qu'il est exactement dans le même état que toi : zen.

C'est là qu'il recommence à t'expliquer le film *Matrix* et tu éclates de rire, car ça te rappelle instantanément votre première soirée. Oh ! les doux souvenirs !

C'est ce soir-là qu'il avait écouté le film en espérant une réponse au message qu'il t'avait laissé. Toi, tu arrivais du Nord, de bonne humeur et détendue. Tu avais roulé longuement à travers la beauté blanche de ce lendemain de tempête pour aller voir grand-maman, et grand-maman allait bien. Au retour, tu avais fait un détour pour traverser les paysages des étés heureux de ton enfance que tu avais passés avec elle, tout en planifiant ton atterrissage à Montréal de manière efficace : tu irais reporter la voiture au stationnement de

Commun-Auto, puis il y avait une bière de prévue au zinc du coin, et tu espérais qu'il t'ait appelée. Et il l'avait fait !

Et il était venu te rejoindre au bistro, où il t'avait posé quelques questions sibyllines sur la virtualité et la matrice, et tu n'avais rien compris. Tu avais même loué la version française, la semaine suivante, sans en comprendre guère plus...

Et là, il entreprend de te raconter l'histoire de nouveau, mais tu ne l'écoutes absolument pas, parce que tu es fascinée par le mouvement de sa bouche, par la musicalité de sa voix et par la beauté intense de ce futur souvenir. Et tu ris. Et plus il t'explique, et plus tu ris, tu n'arrêtes plus de rire. Tu l'aimes et il t'aime aussi !

Et cet instant est déjà du passé.